

Le dispensaire Un havre pour les pauvres

Ginette Bernatchez

Numéro hors-série, 1989

L'Hôtel-Dieu de Québec : 350 ans de soins hospitaliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7397ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernatchez, G. (1989). Le dispensaire : un havre pour les pauvres. *Cap-aux-Diamants*, 73–74.



Ancienne porte du dispensaire du pavillon d'Aiguillon donnant sur la côte du Palais. (Photographie médicale, Hôtel-Dieu de Québec).

LE DISPENSAIRE

UN HAVRE POUR LES PAUVRES

par Ginette Bernatchez*

À l'aube du XX^e siècle, grâce à plusieurs découvertes scientifiques et à l'enseignement clinique offert par la faculté de médecine de l'université Laval, l'Hôtel-Dieu de Québec entre dans une ère nouvelle. Les hospitalières n'abandonnent pas pour autant leur mission sociale, qui consiste à offrir aux plus démunis des soins de qualité. C'est pourquoi elles acceptent en 1901, à la demande du Séminaire de Québec, de s'occuper du dispensaire.

Déjà, en janvier 1866, l'abbé Elzéar-Alexandre Taschereau, supérieur du Séminaire de Québec et recteur de l'université Laval, et l'abbé Joseph Auclair, curé de la paroisse Notre-Dame de Québec, se concertent afin de mettre sur pied un dispensaire. Cette institution, inaugurée le 19 février suivant, offre gratuitement des consultations et des médicaments aux personnes sans ressources. L'abbé Auclair, se montre particulièrement sensible à la pauvreté qui, en raison du chômage, sévit de façon chronique à Québec. Le dispensaire s'avère également un outil indispensable pour les étudiants de l'université Laval,

puisqu'il leur fournit plusieurs cas d'application pratique.

Débuts prometteurs

En mars 1939, le docteur Albert Jobin présente à la radio d'État une causerie dans laquelle il relate les grandes lignes de l'histoire du dispensaire de l'Hôtel-Dieu. Il rappelle que, dans un premier temps, les sœurs de la Charité collaborèrent à cette œuvre de bienfaisance en concédant gratuitement au Séminaire un local sur la rue Saint-Olivier. Deux membres de cette communauté travaillent sur place à la préparation et à la distribution des médicaments.

Les premiers médecins qui rencontrent les patients en consultation occupent déjà une place fort enviable dans le domaine médical à Québec. À tour de rôle, les docteurs Hubert Larue, François-Xavier Tessier, Frédéric Montizambert, Charles Verge et Louis-Joseph-Alfred Simard offrent leur service au dispensaire pendant un mois. La première année, 3 400 personnes fou-

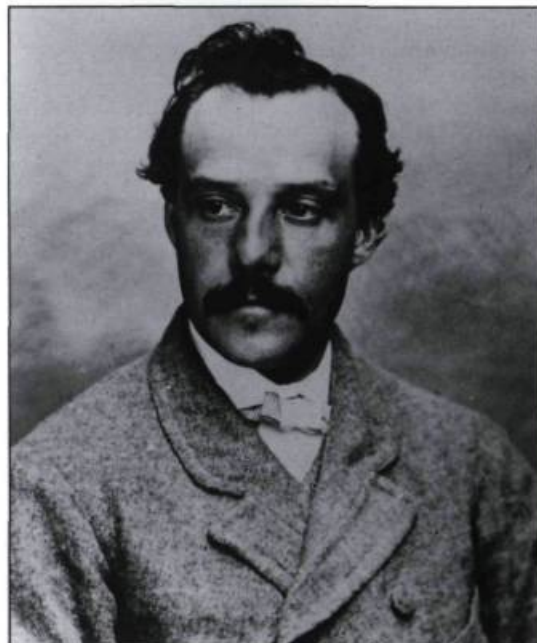
L'abbé Joseph Auclair (1813-1887), curé de Notre-Dame de Québec, est à l'origine de la mise sur pied du dispensaire. (Archives nationales du Québec, Collection Initiale).



lent le sol de l'institution et ce chiffre double la seconde année. En 1886, le dispensaire emménage à l'École de médecine de l'université Laval, situé sur la rue Hébert. Les sœurs de la Charité continuent d'en assurer le bon fonctionnement jusqu'en 1901.

À cette époque, l'œuvre du dispensaire entre dans le cadre régulier des activités hospitalières de l'Hôtel-Dieu et un service de chirurgie vient compléter le service médical. Deux pièces lui sont allouées au rez-de-chaussée de la partie nord du pavillon d'Aiguillon (étage Saint-Vincent-de-Paul); dans cette aile de l'hôpital s'installeront progressivement les différents dispensaires qui, plus tard, vont se constituer en départements. En 1931, l'Hôtel-Dieu réaménage le dispensaire au premier étage du pavillon Ri-

Le docteur Hubert Larue (1833-1881) est l'un des premiers médecins à oeuvrer au dispensaire. (Archives nationales du Québec, Collection Initiale).



cheliu. Certains services demeurent cependant localisés dans l'ancien pavillon d'Aiguillon jusqu'en 1954, année de sa démolition. À partir de 1961, le dispensaire, qui regroupe désormais les cliniques externes organisées, occupe quelques salles au premier étage de la nouvelle maison d'Aiguillon, côte du Palais.

Une clientèle croissante

Avant la grande Crise, le dispensaire, auquel un médecin est attaché en permanence depuis 1920, accueille en moyenne 500 à 600 adultes par année.

À partir de 1929, ces chiffres augmentent d'une façon significative: entre 1930 et 1933, année record, la moyenne s'établit à 1 382; de 1934 à 1936 elle passe à 1 478 et, finalement, en 1937 et 1938, elle se stabilise autour de 1 225.

Ces statistiques font abstraction des 250 à 300 enfants qui, bon an mal an, fréquentent le dispensaire. En outre, l'état de santé de certains patients exige un séjour à l'hôpital ou encore des soins spécialisés. Ceux-ci peuvent accéder aux autres services tels l'oto-rhino-laryngologie, l'ophtalmologie et l'odontologie, pour n'en nommer que quelques-uns. Ainsi, en 1937, 5 736 personnes reçoivent des soins et des médicaments aux frais du Séminaire de Québec et de l'Hôtel-Dieu qui assument cette charge.

Au service des plus démunis

Les hospitalières exercent la même mission à l'égard de tous leurs patients. Toutefois, une personne appartenant à la classe moyenne se trouve désavantagée par rapport au plus démuné, car les religieuses hésitent parfois à recourir à certains traitements ou à multiplier les examens trop onéreux. Pour leur part, les familles assistées par la Saint-Vincent-de-Paul ou le Secours direct, les chômeurs, les servantes et toute personne possédant un certificat de son médecin attestant de sa situation financière précaire bénéficient gratuitement des services médicaux.

À la fin des années 1950, l'accroissement de la population, la complexité des soins offerts et les profonds changements idéologiques forceront l'intervention du gouvernement dans le domaine de la santé. Il faudra cependant attendre jusqu'en 1970 avant d'arriver à la gratuité complète et universelle des soins. Avant cette date, plusieurs Québécois se seront prévalus de la générosité des hospitalières, du Séminaire de Québec et de nombreux médecins attachés à l'Hôtel-Dieu. ♦

* Historienne